

Chapitre X – Gastronomie et guet-apens

.../...

Le sénéchal pose son parapluie dans la vasque de l'entrée et commence à enlever sa veste en cherchant l'interrompteur. La lumière s'allume avant qu'il ne l'atteigne.

— Bonsoir ! monsieur Klein.

Une masse le percute violemment et le propulse dans le garage dont la porte est ouverte. La veste tombe au sol. Il est plaqué contre sa voiture.

Une main se referme sur sa gorge, une autre sur son avant-bras.

— Restez calme. On veut juste discuter.

Klein tente de résister, mais ses chaussures encore humides glissent sur le béton. Un autre homme lui tord le poignet gauche.

— Le parchemin, Éric, où est-ce qu'il est planqué ?

Il secoue la tête, les yeux écarquillés, fait mine de ne pas comprendre. Un coup violent dans les côtes le plie en deux. Il suffoque, ses poumons se vident dans un râle. Il tombe à genoux, puis roule sur le flanc, sa tête heurte une jante de la voiture.

— Tu sais de quoi on parle. Le parchemin. Dis-le, et on s'en va.

Il veut répondre. Dire qu'il ne comprend pas. L'homme appuie le genou sur sa poitrine, de tout son poids. La strangulation reprend, plus appuyée. Sa vue se brouille.

— Il fait exprès, grogne l'un.

— On va l'aider à se souvenir.

Son bras est immobilisé, il sent qu'on lui fait une piqûre.

Une étrange chaleur se diffuse dans son corps et l'engourdi brusquement. Sa mâchoire se crispe, devient douloureuse. Le néon du garage danse au rythme de ses palpitations ; de plus en plus vite. Son cœur s'emballe. Sa respiration devint chaotique. Il manque d'air.

— Parle, bordel ! Où est le coffret ?

Il tente un signe de la main. Peut-être pour demander qu'on cesse. Peut-être pour indiquer qu'il ne sait rien. Ses yeux se révulsent.

— Il fait son cinéma, dit l'autre. Fouille-le !

Ils le relâchent. L'un des hommes ramasse la veste en mouton retourné, fouille les poches.

— Attends... c'est quoi, ça ?

Un papier plié en quatre. Annoté. Quelques mots, un croquis sommaire.

— Putain... On l'a !

Ils échangent un regard bref. Klein est étendu sur le dos. Il respire mal et bruyamment.

— Merde... il est en train de caner !

— On se casse. Au moins c'est pas lui qui nous balancera.

Ils traversent le petit vestibule et sortent de la maison. Le garage replonge dans le silence. Éric Klein reste là, immobile, la poitrine soulevée de spasmes de plus en plus

faibles. Son cœur, déjà fragile, lâche dans une dernière embardée.

*

Justine et Antoine quittent l'hôtel sous une brumisation rafraîchissante pour retrouver la 2008 sur le parking des Fines Herbes. Abrisée par la porte du hayon, Justine essuie sommairement leurs sacs de voyage avant de les ranger dans le coffre. Antoine s'installe au volant et règle le limiteur de vitesse sur 130 km/h ; ce serait ça de fait lorsqu'ils atteindront l'autoroute. Cependant, si la pluie se maintient il restera à 110 km/h. Le GPS indique 729 kilomètres jusqu'à Roussillon, avec une arrivée prévue à 20 heures 34. Si on ajoute une petite demi-heure de pause, ce sera autour de 21 heures au mieux.

Ils se dirigent vers l'A35, en direction du Sud, sous un crachin de plus en plus dru. La radio de l'autoroute n'annonce ni bouchons, ni ralentissement. En revanche la météo prévoit de la pluie jusqu'à Lyon, ensuite ils trouveront du mistral dans la vallée du Rhône. Si tous les paramètres ne sont pas réunis pour réaliser un temps de trajet conforme aux prévisions, le couple reste malgré tout confiant d'atteindre la destination avant 22 heures. Le déjeuner copieux leur permet de sauter le repas de ce soir, mais ils prévoient malgré tout d'acheter de quoi grignoter à la station-service où ils se relayeront, du côté de Besançon.

Justine prévient Patricia Guigue, la propriétaire du gîte, de leur arrivée tardive autour de 21 heure 30 – 22 heures. Cela ne pose aucun problème. Son interlocutrice leur promet de ne pas les laisser dormir à la belle étoile en cas d'arrivée plus tardive. Une petite lanterne restera allumée, au-dessus de la porte d'entrée. Les clés seront

posées sur la poutre de l'auvent, accessible en montant sur le rebord d'une jardinière en pierre garnie de cyclamens, un ancien abreuvoir.

Demain, comme prévu, ils feront un premier repérage dans l'abbaye Notre-Dame de Sénanque et observeront attentivement la sépulture de ce bon vieux Geoffroy de Venasque. Sur son smartphone, Justine consulte le site de l'abbaye. Sur la page d'accueil, le bâtiment médiéval est précédé d'un champ de lavande en pleine floraison avec une pinède en arrière-plan : image sublime, songe-t-elle, de l'union harmonieuse du minéral et du végétal. Elle accède rapidement aux horaires des visites et réserve deux places pour le lendemain à 14 heures 30. L'abbaye ne disposant pas de réseau, il est impératif d'imprimer le billet ou d'enregistrer le QR code dans son smartphone.

— J'ai réservé une visite guidée de l'abbaye demain à 14 heures 30. 8,50 €, c'est raisonnable et plus instructif que de se balader en solo.

— Bien joué, minou !

— Tony, réveille-moi du côté de Besançon, je prendrai le relais, décrète Justine en actionnant la manette d'inclinaison de son siège.

À 22 heures 15, la voix synthétique du GPS annonce la destination à cent mètres sur la gauche. Le pinceau des phares balaye une haie de cyprès plantée au bord de la route, tourmentée par un puissant mistral. Elle se prolonge par un mur de clôture au crépi clair et un portail en fer forgé ouvert. Une pancarte signale en grosses lettres que le caveau est accessible de 9 heures à 19 heures, du mardi au dimanche ; suit un numéro de téléphone portable. Juste en-dessous, un panneau décoré de fleurettes aux couleurs vives indique : *Gîte du Mas des Aubépines*.

La voiture franchit le portail et s'engage sur le chemin de clapicette du Mas des Aubépines, distant de soixantedix mètres environ de la route. Un lapin jaillit du bois de chênes sur la droite, sautille dans le faisceau lumineux, puis disparaît entre les rangs de ceps de vigne qui s'étendent loin devant le mas. Sur le côté gauche, séparé de la cour du bâtiment principal par une haie de lauriers-roses, ils découvrent un édifice plus modeste : une ancienne grange aménagée. La lanterne de la porte d'entrée, sous l'auvent, diffuse une lumière discrète. Justine range la 2008 à côté d'un petit tas de sable, le long d'une pergola colonisée par une glycine dont le vent fait danser les fleurs dans l'air, comme autant de flocons de neige. Ici, en Provence, la végétation a encore plus d'avance que dans la capitale. La lune, aux trois-quarts pleine, éclaire de petits nuages furtifs qui filent à vive allure vers le sud. Le mistral capricieux inflige à la campagne alentour un rythme de sommeil saccadé, auquel s'ajoute le hululement discontinu d'une chouette. Deux autres lapins détaient pour disparaître eux aussi dans la vigne.

Antoine monte sur le bord de l'abreuvoir et trouve facilement les clés.

— Je suis lessivé. On débarrasse le coffre, toilette et au lit. Demain est un autre jour